

## *Novembre 1949*

Les Seznec — Guillaume, Jeanne et ses quatre enfants Jean-Claude, Francette, Bernard et Denis — quittent leur Bretagne natale. La maison de Kergleuchard est en effet la propriété de la mère de la victime. Saisissant une opportunité qui se présentait, ils vont s'installer à Saint-Nicolas-de-la-Grave, une commune située en Haute-Garonne à une trentaine de kilomètres à l'est de Montauban. Il est probable qu'ils aient estimé que le soleil ne pourrait pas faire de mal aux poumons et au moral du patriarche. Enfin, cela leur permet de mettre un peu de distance avec la curiosité ambiante, laquelle, que les regards se fassent amicaux ou réprobateurs, se faisait forcément pesante.

L'affaire Seznec n'en continue pas moins d'intéresser les gens et ceux qui sont chargés de les informer. Dans sa nouvelle résidence, Guillaume Seznec reçoit la visite d'André Cayatte, un cinéaste qui a fait des études d'avocat et qui désire mettre en image son histoire. Celle-ci n'est pas complètement nouvelle pour Cayatte : en 1932, M<sup>e</sup> Philippe Lamour s'était adjoint ses services pour le procès opposant Louis Quéméner et Jean Pouliquen au journal *La Province*. Dans une sorte de film-documentaire, l'ex-bagnard raconterait les différentes phases de sa vie, pendant que son propre rôle serait interprété par un jeune acteur (en l'occurrence Jean-Pierre Kérien). Jeanne Seznec reçoit celle de Claude Sylvane, une journaliste parisienne. Cette dernière, ayant pour cela le soutien de l'éditrice Cécile Robert-Denoël, décision est promptement prise de faire le récit de sa tumultueuse vie aux allures de calvaire.

Les mots pour le dire arrivent aisément puisque quelques mois seulement séparent leur première rencontre de l'impression de l'ouvrage intitulé *Notre baigne* qui sort le 18 avril 1950. Celui-ci permet de comprendre que Jeanne Seznec ne connaît pas toutes les phases de l'enquête. Il n'en est

pas moins le livre le plus émouvant sur l'affaire, nous offrant de surcroît un regard « de l'intérieur ».

Ce qu'a retenu Jeanne de sa plus tendre enfance, c'est l'amour que se portaient ses parents, et cela malgré l'hostilité de leurs familles d'origine, opposées à leur union. Et le mariage n'avait pas tout arrangé. Lorsque les enfants faisaient des leurs, les uns disaient qu'ils étaient bien des Sez nec, les autres qu'ils reconnaissaient bien là les Marc... De ces réflexions, Guillaume et Marie-Jeanne n'ont cure. Leur amour porte ses fruits, donnant vie à neuf enfants, dont quatre survivront : Marie, Guillaume, Jeanne, puis Albert. La naissance de l'aînée, on s'en souvient, est aussi synonyme de cynique tragédie. De cette soirée où se côtoient le meilleur et le pire, Guillaume garde encore les stigmates.

Son épouse, qui a pris froid, ne pourra offrir le sein maternel à son enfant. Une femme venant de perdre le sien se propose. On apprendra par la suite que cette généreuse personne était malade. Est-ce l'explication à la santé précaire de Marie ? Elle sera toujours couvée, protégée. Elle sera aussi la plus sage, la plus délicate, ce qui provoquera la jalousie de Jeanne, beaucoup moins soigneuse, notamment avec ses vêtements, ou plus précisément ceux... de Marie qu'elle porte une fois qu'ils sont devenus trop petits pour elle.

## **1914**

Son père est versé dans le service auxiliaire à Brest. C'est donc à Marie-Jeanne qu'il revient de diriger leur blanchisserie de Saint-Pierre Quilbignon, réquisitionnée par l'armée. Jeanne la revoit encore laver, faire sécher le linge, repasser, tenir les livres de compte, laver, repasser, recompter... Les nombreux soldats qui écument les rues de la ville et tout ce que l'on peut dire sur eux ne rassurent pas la jeune maman qui, pour protéger ses filles, les envoie en pension chez les sœurs grises de Kerbonne. C'est une véritable déchirure pour l'enfant. Jeanne confesse sa honte de n'avoir pas voulu partager le lit de Marie, repoussée qu'elle était par son otite purulente.

Après la guerre, il est décidé de faire venir les filles à Morlaix. Jeanne, émue, se souvient encore de ce jour où S<sup>r</sup> Jean-Baptiste leur avait demandé, à la gare, de fléchir légèrement les jambes pour paraître plus petite et économiser ainsi le prix des places. L'astuce n'avait pas dû échapper au contrôleur qui ne leur avait pas fait moins grâce du paiement du voyage ; le seul « péché » que la mère grise avait dû commettre « dans

sa vie de dévouement », commente la fille Sez nec. À Morlaix, les deux sœurs sont placées en pension chez les ursulines.

Lorsque, à la faveur des vacances, elles reviennent à Traon-ar-Velin, elles bénéficient de l'attention de la bonne Angèle, véritable seconde mère, ayant « *cette tendresse que les vieilles filles ont économisée pour des enfants qui ne leur ont pas été donnés* ». Les premiers congés faillirent pourtant être synonymes de drame. Une nuit, Marie est emmenée par son père à l'hôpital où elle est opérée sur-le-champ, une mastoïdite ayant été diagnostiquée. Selon le médecin, sans ce transport et cette intervention des plus promptes, l'issue eût pu être tragique. L'enfant conservera cependant à jamais un visage pâle et des yeux fiévreux.

### ***Jeudi 17 mai 1923***

La petite fille de dix ans fait sa première communion. Elle prie pour Angèle qui vient tout juste de perdre son frère, victime de la chute d'un palan à bord d'un bateau. Quelques jours plus tard, son père part avec un certain Pierre Quémeneur pour un périple sans fin...

Peu après son retour au pensionnat, elle perçoit comme un changement d'ambiance, d'atmosphère. Elle ne reçoit plus de nouvelles de ses parents, la bonne ne vient plus chercher le linge sale le samedi. Enfin, peu à peu, il lui semble que les autres prennent de plus en plus de distance avec elle. Et lorsque vient le jour de la remise des prix, ni ses parents ni Angèle ne sont présents. Elle n'est pas appelée par les religieuses. À la fin, l'une d'entre elles s'approche d'elle, dépose de nombreux livres sur ses genoux, et lui déclare, d'un ton étrange :

« Ma petite Janette... C'est un oubli... »

Du fond de la salle, son frère Guillaume et d'autres garçons applaudissent en lançant des « Bravo ! Bravo Jane ! », ce qui plonge les sœurs dans un étrange embarras. Impossible d'en savoir davantage pour le moment. C'est seulement parvenue à Traon-ar-Velin, déserté par les ouvriers, que Jeanne apprend la vérité de la bouche de son frère Albert :

« Il (papa) est en prison... et maman pleure. »

Tout se met alors à tourner autour d'elle, puis Jeanne s'évanouit. Elle revient à elle dans les bras de sa mère qui a déjà les traits marqués, creusés par cette épreuve pour le moins inattendue. On lui explique la « vérité » : son père est accusé d'avoir assassiné son ami Pierre Quémeneur ! Son cœur de petite fille saisit aussitôt l'incongruité de la situation. Mais qui pourra-t-elle persuader ? Les juges, les policiers ?

Par la suite, elle se souviendra d'un détail qui n'en est peut-être pas un. Son père souhaitait que Guillaume soit du voyage à Paris. C'est Marie-Jeanne qui s'y était opposée, mettant en avant la fatigue provoquée par un tel voyage ainsi que les jours d'école manqués.

Jeanne revient sur les observations de son petit frère Albert, présent à Traon-ar-Velin lors des visites des policiers. Il était dans la cour de la scierie désertée lorsqu'il avait entendu des éclats de voix, des plaintes émaner de la maison. Il ne savait pas trop qui étaient ces gens enfermés avec sa mère depuis fort longtemps, mais il comprenait aux cris de cette dernière qu'ils la malmenaient. Albert utilisa les modestes moyens dont dispose un petit garçon ; il se présenta à la fenêtre pour demander à manger, moins parce que son ventre criait famine que pour offrir un prétexte à sa mère de se défaire un instant de l'emprise de ces hommes qu'il devinait menaçants. Sa mère parvint, non sans difficultés, à lui ouvrir la porte. Il la suivit jusqu'à la cuisine où, en larmes, elle lui prépara deux œufs sur le plat. Il répéta maintes fois, par la suite, avec la même gravité, la même précision, la scène à laquelle il assista alors et qui se grava à jamais dans son esprit. Un carreau manquait au sol de la cuisine. Il provoqua la chute de Marie-Jeanne, laquelle fut relevée sans ménagement par les policiers, juste après que l'un d'entre eux avait cru bon de placer le canon de son revolver sur la tempe de la femme. Le petit Seznec, traumatisé, se dit qu'il allait assister à l'exécution de sa mère. Délires d'enfant, souvenirs revisités pour la bonne cause ou réalité crue ?

Quelques mois avant la rédaction du livre de Jeanne, son père avait reçu le témoignage d'un dénommé Le Borgne. Après l'arrestation de Guillaume Seznec, cet ébéniste de Landéleau, se souvenant d'une promesse du maître de scierie, s'était présenté à Traon-ar-Velin pour voir s'il lui serait possible de prendre du bois. Il était parvenu sur les lieux juste après le départ de la police. Il avait trouvé Marie-Jeanne assise dans un fauteuil, prostrée. Oubliant un instant sa pudeur naturelle, écartant son corsage dégrafé, elle lui avait montré sa poitrine.

Plus de vingt ans après, la révolte de l'artisan est restée entière. Devant le bagnard, il s'est exclamé :

« Les salauds ! Ils lui avaient tordu les seins. Ils étaient complètement bleus ! »

Lors du procès, la domestique Angèle Labigou avait déclaré pour sa part que son corsage n'avait lui non plus su résister aux assauts des « enquêteurs »...

Jeanne Seznec revient sur la très rapide mise en liquidation judiciaire de la scierie. En contrepartie, Marie-Jeanne touchait une aide mensuelle

de trois cents francs. C'est Jeanne qui allait en général retirer cette pension chez l'avoué Belz, épargnant à sa mère le regard humiliant des personnes présentes à son étude.

La fille Sez nec évoque les douloureuses visites à Créac'h-Joly, faites avec sa mère le dimanche et avec sa grand-mère le jeudi. Elle pouvait au préalable passer trois ou quatre heures à la sous-préfecture pour retirer l'autorisation de visite. Pour arriver à la prison, il fallait gravir une redoutable côte. Marie-Jeanne achetait un gâteau pour encourager tout le monde. Ce mont Golgotha était si ardu pour la petite Marie qu'il lui arrivait de rendre son repas une fois parvenue au sommet. Enfin, c'était la visite. Leur père, ô combien ému et tout aussi impuissant, voyait sa misérable famille durant de trop brefs instants, séparé d'elle par une impitoyable fenêtre grillagée qui lui donnait des airs de bête sauvage. On hissait jusqu'à lui le petit Albert qui l'embrassait pour tous. Puis tout le monde repartait en larmes. Marie-Jeanne profitait même des déplacements au palais de justice pour revoir son mari.

« Nous sautions sur lui, nous le dévorions littéralement de baisers et il nous les rendait avec émotion », se souvient Jeanne.

Elle n'a pas oublié non plus les visites en pension de sa mère. Vêtue aussi simplement qu'élégamment, elle portait alors « un corsage de velours noir avec des pattes d'épaule en satin, douces au toucher, une longue jupe de tissu mat, avec de hauts talons. Sur ses cheveux soigneusement lissés, la petite coiffe de Quimper ». Marie-Jeanne lui apportait régulièrement des bonbons. Un jour, Jeanne en fait tomber un. En le ramassant, elle découvre l'usure de l'une des chaussures de sa mère.

On est au mois d'octobre et c'est la rentrée des classes. Angèle Labigou accompagne Jeanne au pensionnat. On les entraîne vers le bureau de la mère supérieure qui se confond en excuses. Les sœurs ne pourront pas prendre Jeanne en charge ; trop de parents ont fait pression en ce sens. On ne veut pas que sa fille se retrouve aux côtés de celle d'un assassin... De nombreuses familles ont menacé de retirer leur enfant si les religieuses persistaient à garder Jeanne Sez nec. La bonne Angèle prend cette dernière par la main tout en lançant une bordée d'injures en breton à la cantonade.

Cette nouvelle est un affront de plus pour Marie-Jeanne. Pas question de vivre une nouvelle humiliation ! Puisqu'il en est ainsi, Guillaume ne se rendra pas à Saint-Joseph ! On se chargera de son éducation.

Quelques jours plus tard, constatant son absence, un prêtre se présente chez les Sez nec. On lui fournit les explications. L'abbé, manifestement plus influencé par le Christ que certains parents d'élève, emmène l'adolescent séance tenante. Ses études seront totalement prises en charge par

la pension. Quant au petit Albert, c'est parfois le visage en sang qu'il revient de l'école, expliquant à sa maman éplorée qui le prend dans ses bras qu'avec les autres, « on a joué à la guerre ». Ses sœurs l'ont souvent vu, dans un coin du jardin ou ailleurs, les larmes aux yeux, tentant d'oublier les cris qui accompagnaient les cailloux :

« Fils d'assassin ! »

« Une mystérieuse dame en noir ». C'est le titre du chapitre consacré à M<sup>me</sup> Petit. La visiteuse, pourtant vêtue des pieds à la tête de la couleur du deuil, faisait figure de divine surprise, arrivant au moment où les enfants étaient au comble du désespoir. Quel soulagement lorsqu'elle avait prononcé ces mots : « J'ai là une preuve que votre père est innocent ». Seule Marie, alors âgée de seize ans, ne partageait pas l'enthousiasme général. Dubitative, elle s'interrogeait : si cette femme avait vraiment une preuve susceptible de disculper leur père, pourquoi ne s'était-elle pas présentée au palais de justice de Quimper ? Pourquoi venait-elle à Morlaix seulement maintenant, une fois la condamnation prononcée ?

### *Janvier 1925*

Jeanne Seznec intègre La Providence, orphelinat tenu par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis à Lorient. C'est l'évêque de Quimper, M<sup>gr</sup> Duparc, qui paie ses études sur ses propres deniers, comme il finance celles de Marie et de Guillaume. Un appui de poids pour Marie-Jeanne qui calculait ses dépenses « à quelques centimes près » pour nourrir ses enfants. Ces derniers sont rebaptisés Marc pour les protéger des mésaventures et autres indiscretions. La vie à Lorient est spartiate. Jeanne mange peu, émaillant de surcroît son existence de nombreux sacrifices. Quand les autres reçoivent une visite par mois, elle n'en aura que deux en quatre ans. Et lorsqu'elle est prise d'un fou rire, elle culpabilise aussitôt, se rappelant que son père est au bagne. La nuit, désespérée, « l'orpheline » prie au pied de son lit jusqu'à épuisement.

L'adolescente reste éminemment discrète, ne révélant ses brûlants secrets qu'à une demoiselle du nom de Marie-Aimé Evano, âme d'exception à la voix splendide et pleine qui « faisait oublier tout sur la terre ». Celle qui deviendra sœur Marie-Thérèse de l'Enfant-Jésus restera un soutien indéfectible, venant même témoigner en faveur de Jeanne lors de son procès, accompagnée par la mère supérieure de sa communauté.